

Petit Journal de l'association

DEMAINS

DÉveloppement huMAIN Nord Sud

Siège social: 15 rue de l'Aumônerie
49080 BOUCHEMAINE

contact@demains.org
www.demains.org

N° 10 – Octobre 2012

Avec nos deux partenaires, Peter Daniel, coordonnateur des missions jésuites en Andhra Pradesh en Inde, et les membres de la CODER à Cinco-Pinos au Nicaragua, les relations de confiance sont réelles et privilégiées.

Régulièrement des membres de DEMAINS vont les rencontrer et eux aussi viennent en France. À chaque fois le « Petit Journal » a rendu compte des expériences et des témoignages des uns et des autres. Dans le présent numéro, ce sont des amis de Peter Daniel qui s'expriment. Le numéro suivant, qui sera diffusé début 2013, sera consacré à l'expression d'Enrique Lopez, ami de Chantal Gourdon, et au nouveau projet de la CODER.

Ashok BODHANA et Thomas MADANU sont jésuites indiens, en formation théologique à Paris, tous deux proches de Peter Daniel. Ils disent ce qu'ils ont appris et découvert en France.



L'article d'Ashok « Un indien en France » est une analyse sociologique, spontanée et pleine d'humour. Celui de Thomas « Dix leçons pour la vie apprises en France », paru dans la revue « News and views of jesuits in India » de novembre/décembre 2011, se situe plus dans le cadre de son statut de jésuite.

L'un et l'autre sont riches d'enseignement :

- « la porte d'entrée dans une nouvelle culture..... c'est d'abord l'ouverture de

notre esprit » écrit le premier,

- « Je suis persuadé que l'échange mutuel entre cultures, peuples, philosophies, théologies nous aidera à être davantage hommes et ainsi à le servir plus efficacement », écrit le second.

Thomas a également écrit un article sur l'expérience qu'il a vécu auprès des enfants des rues à Secunderabad, ville proche d'Hyderabad. Il s'intitule « Amour, Espérance et Bonheur ».

Créer un lien avec les enfants des rues a été son premier grand défi, pour ensuite les amener à la maison d'accueil. Il a alors passé beaucoup de temps à l'écoute de l'histoire, du vécu de chacun d'eux. Tous sont partis dans la rue pour fuir pauvreté et problèmes familiaux (chômage, analphabétisme, alcoolisme, abus sexuels, violence).

Au final, peu s'en sortent réellement. Mais comme l'écrit Thomas : « Dans le service de la charité, c'est « LE PEU » qui compte « BEAUCOUP ».

Après ces témoignages, vous pourrez prendre connaissance des projets soutenus par DEMAINS en Andhra Pradesh.

Bonne lecture,
Hélène LIABEUF

Un Indien en France

Je suis Ashok BODHANA, un jésuite indien de 32 ans, de l'Andhra Pradesh, qui est en formation théologique au Centre Sèvres, facultés Jésuites de Paris. Vous vous souvenez peut être, qu'à deux reprises, j'ai assisté à votre assemblée générale.

Grâce à la demande de Noëlle, j'ai le plaisir de vous partager ce que j'ai appris et découvert en France.

C'est ma quatrième et dernière année d'études en France. Depuis mon arrivée, je ne suis jamais rentré en Inde. J'ai l'impression que ces quatre ans se sont écoulés comme quatre mois. En ce moment, j'ai à la fois des sentiments de joie de rentrer dans mon pays et en même temps une sorte de tristesse de quitter ce beau pays qui m'a formé au niveau de mes études de théologie et de ma vie affective en me donnant beaucoup d'amis et en me faisant découvrir plusieurs choses frappantes par différentes expériences. Tout ce que j'exprime ici, je le fais à partir de mon point de vue personnel. Donc, j'espère que je ne généralise pas des choses. Surtout, je ne voudrais pas juger les personnes.

A plusieurs reprises j'ai entendu dire des Français ayant passé quelques jours ou mois

en Inde : *Oh la la ! l'Inde est un sous-continent, les couleurs, les odeurs, la culture, les langues, les gens, c'est un autre monde.* Vous êtes à la fois émerveillés et peut être énervés, par tout ce que vous avez vu et vécu. Ce fut le même sentiment pour moi aussi surtout au début de mon séjour en France. De plus, j'avais tendance à chaque fois de comparer chaque chose avec la même chose en Inde. Ce que j'ai appris durant mon séjour en France, c'est que la porte d'entrée dans une nouvelle culture n'est ni l'apprentissage de la langue ni la connaissance intellectuelle et historique de ce pays, c'est d'abord l'ouverture de notre esprit. Si on est bloqué par nos préjugés envers une culture avant même de rencontrer des gens de cette culture, cela empêche d'avoir une vraie et heureuse relation avec les gens. Pour entrer dans une nouvelle culture, je pense qu'il faut humblement prendre du recul par rapport à notre culture, notre langue, nos intérêts personnels et nos idées comme étant quelque chose d'absolument vrai. Ça ne veut pas dire qu'il faut perdre notre identité mais il faut beaucoup de courage, d'initiative et d'amour envers la culture qu'on rencontre.

Il y a cinq découvertes qui me viennent à l'esprit.

Goûter des choses dans leur saveur à eux sans ajouter trop d'épices

Lorsque les Français arrivent en Inde, quelle est la première chose à laquelle on essaie de faire attention ? C'est la cuisine. Vous dites sans hésitation : *'pas de piments, s'il vous plaît'*. Pour un Indien comme moi, surtout du sud de l'Inde, le premier repas que j'ai eu en France m'a donné l'impression que la nourriture était

insipide. Surtout s'agissant de la viande, ma première réaction a été : *c'est quoi cela ? 'oh là là, c'est un repas d'homme primitif ?* La viande n'est pas coupée en petits morceaux, elle n'est pas bien cuite et en plus, elle est saignante.

Je croyais que les Français soit ne savaient pas cuisiner soit n'avaient pas assez de temps pour ajouter du goût à leur cuisine. Mais j'avais tort. Certains Français m'ont vite fait comprendre que trop d'épices tuent le goût. Je croyais que ce qui rend la nourriture délicieuse c'était les épices et le



fait de bien cuire. Quoi qu'il en soit, j'ai appris de la perception française, que goûter quelque chose dans sa propre saveur sans ajouter trop d'épices

est très important. (Peut-être que cela s'applique à la vie aussi.) Petit à petit, j'ai réalisé combien les Français sont créatifs dans leur menu quotidien. Ici, on ne mange pas toujours la même chose comme on mange chaque fois du riz et du curry en Inde. La variété des vins et des fromages

m'a étonné.

On ne peut pas imaginer un Français sans les mots 'merci et s'il te plaît'. Autant que je sache, dans ma famille ces deux mots n'existent pas. Si je dis merci à ma mère, ce sera mal compris. Elle va penser que je me distance d'elle et la considère comme quelqu'un qui n'est pas de la famille. Cependant notre reconnaissance est ressentie même si elle n'est pas dite par des mots. Pour un Français, cela reste un peu incompréhensible, je crois. En revanche, les Indiens remercient les gens qui ne sont pas de leur famille.

A chaque fois que vous vous croisez, vous dites des mots comme 'bon courage, bonne chance, bon appétit, bon WE, bonnes vacances'...La liste peut être très longue si je continue. Nous n'avons pas autant d'expressions et s'il y en a quelques-unes, nous ne les utilisons guère. En tout cas, la politesse française m'a marqué dès le début.

Apprendre avec amour

Rien n'est facile dans la vie et rien n'est difficile non plus si on aime quelque chose. Plusieurs Français m'ont dit que grâce à l'anglais, nous, les Indiens, nous apprenons vite le français. C'est vrai dans une certaine mesure mais pas tout à fait. Chaque langue a sa beauté et ses subtilités. Il faut quand même bien travailler pour bien apprendre une nouvelle langue. Je pense qu'il faut apprendre les langues, y compris sa langue maternelle avec amour et dévotion. Dès le départ, j'ai trouvé que le français est une langue qui ne fatigue pas physiquement. Alors que quand par exemple, on parle et on veut bien parler en anglais British, on est très vite fatigué. Le français oral s'écoule gentiment sans nous fatiguer. En revanche, apprendre l'anglais est plus facile que le français. Le système verbal, les conjugaisons, le subjonctif et plusieurs exceptions dans les règles grammaticales, oh là là, nous fatiguent beaucoup plus que la grammaire anglaise.

Une grande partie de mon apprentissage du français s'est faite à écouter, surtout à table, au moment du petit déjeuner, du déjeuner et du dîner, chez moi, au Centre Sèvres.

Les Français aiment parler, discuter, argumenter et certains bavardent beaucoup aussi.



Les étrangers qui veulent apprendre correctement le français doivent saisir cette occasion qui est tout à fait gratuite. Mais la

tendance que j'ai eue au commencement était de sortir le plus vite possible de table, de peur que quelqu'un me demande de lui expliquer quelque chose en français.

Au départ, j'ai commis des erreurs, surtout à l'oral, comme :

- J'ai bu **champignon**, au lieu de j'ai bu du **champagne**. (c'est vraiment grave n'est-ce pas ?)
- J'aime les choses **sales** à manger, au lieu de j'aime manger les choses **salées**. (Je l'ai dit à la table sans m'en rendre compte et l'un des pères m'a secoué en disant « *You eat dirty things ?* ».)
- Oh ! Il **pleurait** ce matin. (Peut-être le ciel a pleuré !). J'aurais pu dire « oh ! Il **pleuvait** ce matin. »

- Au lieu de dire « **montrez le moi** », « **montrez-moi** ».

Les Français n'hésitent pas à corriger les étrangers pour leur faire parler et écrire le français correctement. J'ai découvert que vous appréciez, encouragez, respectez, et même admirez celui ou celle qui parle bien votre langue. Ceci m'a poussé à bien apprendre le français. Ceci étant, ne pensez pas que je prétends parler parfaitement le français. J'essaie d'améliorer mon français autant que possible. Je me suis rendu compte qu'apprendre à bien s'exprimer dans une langue étrangère, fait qu'on ne se sent pas comme un étranger. Si on n'apprend pas bien une langue là où on est, le sentiment d'être un étranger reste d'une manière vraiment forte à chaque instant.

La famille et les amis forment la société

En Inde, la plupart des mariages sont arrangés par les parents, et les liens familiaux, de caste et de classe restent très forts même aujourd'hui. Après être venu ici, quand les gens m'ont dit que c'était bizarre que les jeunes ne choisissent pas leur fiancée, moi aussi j'ai senti que c'était tout à fait juste. Nous avons tous le droit de choisir notre partenaire pour la vie. Aujourd'hui, même en Inde, parmi les jeunes, il est inconcevable de ne pas choisir son conjoint. Même si le nombre est insignifiant, les mariages d'amour entre personnes de différentes castes sont de plus en plus fréquents, surtout dans les grandes villes.

Ceci étant, une chose m'a choqué dès le début de mon séjour en France. Certes presque tous les Français choisissent leur partenaire de vie mais pourquoi alors tant de divorces ? Les gens sont-ils fidèles tant qu'ils éprouvent des sentiments et puis arrêtent de l'être quand cet amour semble avoir disparu ? Je me suis demandé aussi si les couples en Inde restent fidèles à contre cœur, par peur du regard de la société et de

la honte ? La notion de fidélité dans le mariage ou en couples reste pour moi quelque chose à apprendre et à approfondir. Excusez-moi de citer un peu de théologie ici. Je suis marqué par cette remarque : « *la santé de la personne et de la société est étroitement liée à la prospérité de la communauté conjugale et familiale (Gaudium et Spes 47 n° 1 et 2). « La famille est en quelque sorte une école d'enrichissement humain. »*, (GS 52 n° 1). J'y crois de manière forte. La France doit faire attention à la réalité de la famille. Vivre ensemble dans la durée, s'ajuster les uns aux autres malgré les difficultés, me semble pas très facile en France. Je constate aussi qu'il y a beaucoup de célibataires, de gens seuls et beaucoup de personnes âgées. Si c'est le cas, je ne sais pas comment ils vivent cette solitude.

Si d'un côté je constate cela, d'un autre côté, j'ai découvert quelque chose de merveilleux et de positif en France. C'est la relation amicale. La plupart des Français accordent une grande importance à leurs amis plus qu'aux membres de leur famille.

Ils entretiennent d'une manière forte leurs relations, ils partagent leurs joies et leurs peines avec eux. Ce qui est frappant, c'est que cette amitié ne se limite pas aux Français mais se vit aussi avec les étrangers. Mon cas personnel est un bon exemple. J'ai

été invité à participer à une réunion, à partager un repas, à passer quelques jours de vacances par plusieurs d'entre vous. Cette attitude d'accueil, d'hospitalité et d'ouverture du cœur m'a marqué.

Paris est en France, la France n'est pas en Paris

Je me suis souvent dit que j'avais de la chance de vivre à Paris, au cœur de cette ville de lumière, dans le 6^e arrondissement. Paris regorge de musées, de théâtres, de monuments historiques, d'églises belles et anciennes, de grandes écoles pour les étudiants etc. A part mes études, j'ai bien profité de beaucoup de choses sur Paris. Il y a une grande diversité d'habitants, de catégories sociales et ethniques à Paris et autour de Paris. Mais on ne peut pas conclure ce qu'est la vraie France en restant tout le temps à Paris.

Plusieurs Français m'ont dit '*Paris n'est pas la France, la France n'est pas Paris*'.

C'est vrai. J'ai pu découvrir la beauté de la France en visitant la Bretagne, la Normandie, la Haute-Savoie, des villes comme Lille, Grenoble, Lyon, Bordeaux, Dijon, Montpellier, des petits villages comme le Plateau d'Assy, Pelvoux, Serverette, Bonneval, Rocamadour, Cancale, l'île d'Arz où j'ai passé mes vacances etc. En visitant ces régions, j'ai

compris qu'il y avait énormément de beautés à découvrir en France.

J'ai été frappé par les paysages, les montagnes, les châteaux, les musées, les abbayes et les spécialités régionales etc. oh ! Quelle diversité et richesse dans chaque région ! Parmi tous ces endroits, la Bretagne m'a le plus marqué, que j'ai visitée à trois reprises (le Golfe du Morbihan, des vestiges celtiques comme les menhirs, les dolmens et les alignements de pierres à Carnac). J'ai été surpris d'apprendre que ces alignements avaient été élevés vers 3500 av. J.C par des paysans du néolithique. Ste. Anne d'Auray et Vannes restent vivantes dans ma mémoire. Et j'ai été frappé de voir le monument aux morts d'Auray: cet édifice de 1932 porte les noms de 154 000 Bretons morts pendant la 1^{ère} Guerre mondiale. En mettant en relief la Bretagne, je ne dis pas que les autres endroits ne m'ont pas marqué. Tous ces endroits ont été capturés dans des photos, dans des écrits en français, en télougou, en anglais. Comment pourrais-je oublier cette beauté de la France ?

La dignité de l'homme

Je pense que les notions de liberté, de dignité des personnes, de solidarité et de respect des individus font partie du sang des Français. Ce que j'admire chez vous, c'est votre respect de la personne, telle qu'elle est. Que ce soit un couple marié, un couple qui vit hors mariage, un célibataire ou un divorcé, tout le monde est respecté sans commentaire sur sa vie privée. La

liberté individuelle est bien honorée ici.

Deuxièmement, j'admire le nombre de bénévoles en France. Il y en a 14 millions qui, de façon désintéressée, sont engagées dans des œuvres caritatives. Le travail humanitaire est promu dans les lycées, collèges, grandes écoles. Quand l'Inde aura ce type de valeurs et cette proportion de bénévoles, elle se développera très vite et

sera un meilleur pays dans le monde. Les Indiens doivent apprendre de vous, ces valeurs.

Troisièmement, j'ai été étonné du nombre d'enfants adoptés, d'Inde, d'Afrique, dans certaines de vos familles et dans plusieurs autres familles. Cela m'a frappé et ému. Vous avez un cœur qui bat non seulement pour vos enfants mais aussi pour les plus

pauvres dans le monde, qui deviennent vos enfants.

En fin de compte, j'admire ce que vous faites, Demains, pour des actions de développement durable au profit des plus démunis et souhaite que ce soit vraiment un grand bonheur pour eux *demain*.

Ashok BODHANA
(mai 2012)



« Dix leçons pour la vie », apprises en France

Traduction de l'article paru dans la revue « News and views of Jesuits in India » de novembre/décembre 2011, écrit par Lourdu Thomas Madanu (AND), en 1er cycle de théologie au Centre Sèvres. Cet article s'adresse donc, au départ, à des jésuites indiens

« Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux »

Ces mots de Marcel Proust, un écrivain français, reflètent bien mes sentiments. Durant mon séjour en France, j'ai visité beaucoup d'endroits ; mes habitudes ont changé ; mon style de vie aussi ; mais finalement, ce que j'ai appris, c'est le changement de perception sur moi-même et

ma culture. Alors que la plupart des pays européens ont fait l'expérience d'une homogénéisation de la culture, l'Inde a préservé sa diversité. Chaque fois que je partage quelque chose de l'Inde, je me regarde moi-même et ma culture avec des yeux nouveaux.

L'universalité est réalisée seulement dans la diversité

Le jour où je suis arrivé ici, j'ai été heureusement surpris de voir des scolastiques d'une douzaine de pays différents. Vivre dans une communauté internationale est un grand privilège. L'Église en Roumanie, les jésuites de Corée ou d'Allemagne, les danses traditionnelles

du Brésil, la situation politique au Rwanda ou au Proche Orient... sont des réalités que j'ai commencées à comprendre et à réfléchir, grâce à mes collègues de tous ces pays. Cela me rend capable d'apprécier l'universalité de la Compagnie.

Quand vous perdez l'espoir, vous perdez tout

Moins de 10% des Français sont des chrétiens pratiquants. La plupart des catholiques rejettent l'autorité de l'Église institutionnelle. Les vocations à la vie religieuse et au sacerdoce ont dramatiquement baissé. Il serait facile de perdre espoir. Cependant, l'espoir avec lequel les jésuites continuent leur mission

m'inspire. Avec un style de vie simple et une approche honnête de la réalité, les jésuites s'adaptent à ce scénario mouvant et s'engagent dans l'apostolat intellectuel, spirituel ou avec les jeunes. J'en tire une leçon : « Espère et persévère jusqu'au bout. L'Esprit souffle où il veut ».

Vous vivez une vie nouvelle chaque fois que vous parlez une nouvelle langue

Voilà un proverbe tchèque. J'ai passé mes premiers six mois à apprendre le français. C'était difficile et cela m'a demandé beaucoup de temps et d'effort. Aujourd'hui, je regarde en arrière et je réalise qu'apprendre une langue, ce n'est

pas seulement une histoire de mots et de phrases mais une ouverture à une nouvelle vie. Plus que le simple plaisir d'avoir comme bagage une nouvelle langue, j'apprécie beaucoup la capacité qui vient avec, celle d'entrer dans une autre culture

Pour porter des fruits en abondance, restez enraciné

Avec la Seine qui la traverse, la Tour Eiffel surgissant dans le ciel à partir de ses rives, des sites historiques de tous les côtés, la ville de Paris est une destination exotique pour les touristes. Pour nous jésuites, c'est l'endroit où ont vécu saint Ignace et saint François Xavier, avec la chapelle de Montmartre où les sept

premiers compagnons ont prononcé leurs vœux. D'une certaine manière, Paris est le berceau de la Compagnie de Jésus. Habiter dans cette ville me fait traverser l'histoire, renforce ma vocation de jésuite et me rappelle le thème biblique : pour porter du fruit en abondance, restez enraciné.

Ce qui compte, ce n'est pas la quantité de lectures mais ce que vous assimilez

Au Centre Sèvres, en plus des travaux écrits, des séminaires et des ateliers, chacun doit écrire un dossier de 25 pages qui résume le programme complet de l'année, y compris les apostolats. Tout cela m'a aidé à grandir et à réfléchir. La vision

de films ou la visite de musées sont estimées importantes dans ce processus d'évaluation. J'observe donc un petit changement dans mon approche des études : de remplir l'esprit à assimiler par la réflexion.

Détendez-vous si vous voulez continuer à travailler

En France, comme dans d'autres pays d'Europe, les vacances sont très

largement appréciées. J'aime marcher dans les Alpes, passer du temps sur les bords de

la Mer Méditerranée ou de l'Océan Atlantique. Après avoir passé mes vacances dans ces endroits l'été dernier, je me sentais plein d'énergie. Je réalise que la

productivité peut être multipliée si nous prenons suffisamment de repos et de détente.

Si vous voulez diriger les autres, soyez prêt à être dirigé

J'ai eu la chance d'accompagner un groupe de jeunes pendant une retraite de confirmation, un autre groupe pendant les Journées mondiales de la jeunesse à Madrid, et quelques jeunes spirituellement. L'expérience d'être accompagné pendant

treize ans de ma vie jésuite m'a aidé. J'ai appris une leçon importante pour la vie : celui qui se dispose lui-même sincèrement à être dirigé spirituellement sera plus efficace dans la direction des autres.

« Lire remplit l'homme, discuter le rend prêt, écrire le rend juste » F. Bacon.

Au début, j'ai trouvé les conversations à table très ennuyeuses, car souvent elles concernaient les livres et les articles qui avaient été lus. Mais je comprends maintenant la valeur incalculable de la lecture et de l'écriture. J'ai remarqué que chaque maison jésuite et même bien des familles ordinaires avaient de vraies

bibliothèques. J'ai été surpris par le nombre de publications faites par des jésuites. Les Français ont une passion pour l'histoire, leur héritage culturel et la philosophie. J'ai été aussi surpris que la philosophie soit une des matières obligatoires à l'école. Leur passion pour le savoir théorique et la recherche m'ont inspiré à lire, réfléchir et écrire.

Si vous cherchez de nouveaux horizons, traversez les frontières

Je ne compare pas la formation jésuite que j'ai reçue dans mon pays avec ce que je trouve ici.

Je ne cherche pas non plus à juger. Mais je souhaite manifester et partager mes convictions : traverser les frontières vous ouvrira de nouveaux horizons. Les frontières ne sont pas nécessairement des limites géographiques ; elles correspondent plus

souvent aux limites étroites qui réduisent l'espace de nos esprits. Je suis persuadé que l'échange mutuel entre cultures, peuples, philosophies, théologies nous aidera à être davantage hommes et ainsi à Le servir plus efficacement.

*Lourdu Thomas MADANU
Novembre 2011*



Amour, Espérance et Bonheur

Mes expériences avec des enfants de rue à SECUNDERABAD, situé dans l'état de l'Andhra Pradesh en Inde

Juin 2006 – Mai 2007. C'est l'année scolaire où j'ai travaillé avec Père JOSE MATTHEW pour les enfants des rues à SECUNDERABAD : quatre mois à plein temps et six mois à temps partiel. Notre objectif est de parler avec les enfants qui habitent dans les rues et de les convaincre avec la promesse d'une meilleure vie.

Une tâche extrêmement difficile !

La première semaine, on se promène avec un appareil de photo dans les rues autour de la grande gare de SECUNDERABAD, un des lieux préférés des enfants des rues ainsi que des prostituées. On rencontre un garçon de 12 ans qui s'appelle RAVI, maigre, habillé en vêtements sales, des yeux rouge, avec un air malade et portant un sac de chiffons. On parle avec lui mais on ne réussit pas à le convaincre à nous suivre.

Deux jours plus tard, on le voit à la porte de la maison d'accueil. Apparemment il a été convaincu par d'autres enfants qui habitent dans cette maison. Timide au début, le lendemain, il me raconte son histoire depuis son séjour avec ses parents jusqu'à son arrivée chez nous. Il a étudié jusqu'en sixième chez ses parents à KANDUKURU. Puis ses parents lui ont demandé d'arrêter ses études pour travailler puisqu'ils sont pauvres. Il est allé ensuite à BANGALORE avec ses parents pour travailler. Un jour, ses parents l'ont battu car il ne voulait pas aller travailler. Alors il

s'enfuit de la maison et est venu à SECUNDERABAD. Progressivement, il s'est habitué à la vie dans la rue : la drogue, l'alcool, vol à la tire, ramassage de chiffons, intermédiaire entre les prostitués et les clients. Il a passé sept semaines à la prison pour enfants avant de commencer à mendier et à collecter les chiffons et les bouteilles en plastique. Espérant une vie plus confortable et convaincu par d'autres enfants de rue, il arrive à THARA.

Ce cas était un des nombreux cas des enfants qui venaient à THARA (Tender Home for Anawim Rest and Awakening), une maison des jésuites pour les enfants des rues situé dans le campus de l'école St. Patrick, à 500 mètres de la gare de SECUNDERABAD. Ayant été démarré en 2002 sous l'inspiration et la vision de JOSE MATTHEW, elle a connu une période faible pendant l'absence de son fondateur pendant deux ans jusqu'en 2006 quand elle a été relancée. Alors que l'objectif principal de cette maison est de réunir les enfants des rues



avec leurs familles, son objectif secondaire est d'assurer une vie sécurisée pour l'enfant à travers l'éducation formelle et technique. Moi, un jésuite en formation, ayant été inspiré par la philosophie de la libération lors de mes études de philosophie à CHENNAU, j'ai demandé à mes formateurs en 2006 de pouvoir travailler avec les moins privilégiés. Alors, c'est ainsi que je me suis retrouvé à THARA pour aider JOSE MATTHEW dans son travail gigantesque : relancer de nouveau le projet pour les enfants de rue.

On a été confronté avec plusieurs difficultés au départ : chercher les enfants, trouver les moyens, négocier avec l'école pour le logement des enfants, embaucher des gens pour travailler avec nous, négocier avec la police, développer l'infrastructure etc. Parmi toutes ces difficultés, je compte la première comme étant la plus difficile : chercher, parler et convaincre les enfants. Il m'a fallu un peu de temps pour comprendre les raisons pour lesquelles les enfants qui se trouvent dans la rue se méfient des gens qui travaillent pour eux. Premièrement, ils ont tous vécu une mauvaise expérience avec la police qui, sous prétexte d'une ONG, rattrape les enfants pour les mettre en prison.

Deuxièmement, ils savent très bien qu'à la maison d'accueil, ils ne peuvent plus consommer la drogue et l'alcool comme ils veulent, ils ne peuvent pas gagner de l'argent comme ils veulent et ils seront obligés d'aller à l'école, etc. Bref, ils se sont tellement habitués à une vie 'libre' dépourvue de toute forme de structure qu'ils trouvent les maisons d'accueil pas trop différentes des prisons.

Donc, le premier mois de travail a été, pour moi, une période fatigante, frustrante et parfois déprimante. J'ai passé des jours entiers à la gare et dans les rues pour établir un lien, un premier contact avec les enfants. Pour établir un lien avec les enfants de la rue, faut-il devenir un parmi eux ? Presque ! Visiter les endroits qu'ils fréquentent, se promener dans les lieux où ils se cachent, aller dans les rues aux

horaires inhabituels après minuit, rencontrer et parler avec les prostituées avec qui les enfants passent du temps etc. C'était un nouveau monde que je rencontrais, une nouvelle expérience, et plus que cela un nouveau rythme de vie auquel je n'étais pas habitué. Malgré tout, je n'ai jamais perdu mon amour pour le travail et pour les enfants ainsi que l'espérance profonde. Espérance et Amour ! C'est cette approche dans le travail qui m'a aidé à trouver une joie profonde. Avec cette approche, les difficultés n'étaient plus de simples difficultés mais des défis pour la mission, des événements qui me motivaient davantage.

Pourtant, une telle approche seule n'est pas suffisante. Il faut mettre cette espérance en pratique par des œuvres concrètes. On a, donc, assez tôt, embauché un jeune garçon, RAMMOHAN, qui a lui-même grandi dans la rue. Son expérience dans la rue a beaucoup apporté dans son service à THARA. Au bout d'un mois, on a eu sept enfants à la maison. Mon travail, dès lors, a pris un autre chemin plutôt restreint à la maison. Il fallait s'occuper aux enfants à la maison. J'étais chargé avec une tâche sacrée à laquelle je me suis engagé avec beaucoup de goût. C'est de parler avec chaque enfant qui arrive à la maison et de créer un dossier. J'ai passé des heures à l'écoute des enfants qui racontaient leur histoire. Ce travail m'a apporté beaucoup de fruits tant au niveau du travail qu'au niveau de ma vie personnelle. Cela m'a permis d'établir un lien fort avec chaque enfant et de gagner leur confiance. Egalement, cela m'a éclairé davantage sur la vie des enfants dans la rue. Ce que je présente ici, c'est mon expérience auprès d'une centaine d'enfants, quelques-unes de mes découvertes sur la vie d'un enfant des rues.

Pourquoi un grand nombre des enfants, plus que dans d'autres pays, quittent leur maison et vivent dans la rue ? Je vois deux hypothèses qui ne peuvent pas être dissociées : la pauvreté et les problèmes familiaux. La plupart des enfants qui quittent la maison pour vivre dans les rues viennent de bidonvilles ou des logements à faible

coût. Sauf un cas, tous les enfants que j'ai rencontrés viennent de familles pauvres où il y a souvent des grands problèmes tels que le chômage, l'analphabétisme, le manque de moyens pour éduquer les enfants etc. Dans la plupart des cas, l'enfant a déjà travaillé chez lui avant de quitter sa maison. La pauvreté et les problèmes familiaux sont nettement liés. Les problèmes familiaux comprennent des éléments tels que l'alcoolisme du père, l'abus sexuel, la violence familiale, la séparation des parents, la mort d'un parent, les relations tendues avec les beaux-parents etc. Cela ne veut pas dire que les familles riches n'ont pas ces problèmes. Mais, les familles pauvres n'ont pas les mêmes moyens pour résoudre leurs problèmes. La violence du père ivre qui frappe l'enfant a souvent été citée comme raison pour quitter la maison.

Une fois dans les rues, les enfants s'habituent très vite à cette vie.
SECUNDERABAD

est un endroit avec une population dense et avec des activités illégales telles que la prostitution, la drogue etc. Les enfants trouvent une grande facilité à vivre dans une telle situation. Certains restent dans la ville et d'autres prennent le train. Souvent ou presque toujours, les autorités dans le train négligent la présence des enfants qui mendient dans le train.

L'une des activités la plus courante faite par les enfants, pour avoir de l'argent, est la collecte des matières recyclables comme le plastique (bouteilles d'eau), le papier et le métal. Certains sont employés dans les petits restaurants dans la ville et d'autres vendent des petits objets dans la rue. Les enfants des rues, en particulier les enfants



plus âgés, sont aussi parfois engagés dans des activités comme le vol, vol à la tire, trafic de drogue ou la prostitution. Comme les enfants ont développé une confiance en nous, ils nous ont raconté toutes ces expériences. Je me suis posé une grande question après avoir écouté les enfants. La question du mal ! Un mal, qui n'est pas restreint à un individu par une telle activité mais un mal commun de la société.

De plus, presque tous les enfants prennent habitude de se droguer. J'ai été particulièrement frappé par un enfant de 5 ans complètement drogué et qui ne se

rendait pas compte de ce qui se passait autour de lui. Je l'ai amené de force à la maison d'accueil où il a dormi toute la journée et toute la nuit. Le lendemain, il s'est réveillé et il ne voulait pas rester à la maison car il voulait se droguer.

Comme il est

trop petit, on a essayé de le retenir de force. Mais il a eu des violentes réactions et on a dû le laisser partir. Il est revenu et reparti plusieurs fois. On n'a pas eu de succès avec lui. Il doit avoir aujourd'hui 12 ans et je pense encore à lui. La drogue ! Un grand problème chez les enfants des rues qui détruisent leur santé. Souvent les enfants qui tombent malade ne savent pas comment se soigner. Il y a des hôpitaux d'Etat où le traitement des petites maladies est gratuit. Mon boulot était aussi d'amener les enfants malades à l'hôpital de l'Etat. Une grande déception ! Un médecin voit un malade en trois minutes alors qu'il faut attendre des heures pour le voir. En principe, le traitement est gratuit. La réalité est très différente.

De même, l'éducation des enfants dans les écoles de l'Etat est gratuite. J'ai amené plusieurs enfants aux écoles pour les inscrire. Encore une grande déception ! Mais cette fois, c'est plutôt l'intérêt des enfants qui se pose comme un problème. En général, les enfants des rues sont en décalage avec le programme scolaire. Pour un enfant de 12 ans, reprendre des habitudes après avoir eu un arrêt de 2 ans, c'est très difficile. De plus, travailler avec un autre enfant de 8 ans dans la même classe, c'est embarrassant. Et, il n'y a pas des écoles adaptées au rythme des enfants des rues. Malgré les difficultés, avec JOSE MATTHEW, on a réussi à inscrire une dizaine d'enfants à l'école en six mois. Pour réduire le décalage dans leurs études, on a embauché des jeunes garçons des écoles privées ainsi que des bénévoles pour un soutien scolaire. Mais l'objectif principal du projet de JOSE MATTHEW est que les enfants retournent dans leur famille. La plupart des enfants ne le veulent pas. Il faut parler longtemps avec eux avant qu'ils ne révèlent l'adresse de leurs familles. JOSE MATTHEW s'occupait de cette tâche qui est bien difficile. On a compté cinq cas de succès sur une année. Une profonde joie pour la famille, pour l'enfant et pour nous ! Une vraie réconciliation !

En définitif, je conclus cette expérience de mon travail avec une question qui m'a habité pendant mon travail. Comment agir face aux enfants avec une telle diversité d'expériences ? Un enfant drogué, un enfant blessé par les conflits familiaux, un enfant qui a perdu un de ses parents, un enfant qui vole, un enfant qui est abusé par la violence de la police, un enfant qui est abusé

sexuellement par un jeune qui habite dans la rue, un enfant violent, un enfant qui frappe d'autres enfants violemment. La réponse est très simple à dire mais très difficile à vivre : l'amour. Un amour qui n'est ni naïf ni un amour choyé ou gâté mais un amour ferme qui pense toujours du bien des enfants. Un amour qui ne se positionne pas en tant que 'je donne et il reçoit', mais un amour qui répond aux besoins de l'enfant tout en apprenant de lui l'essentiel du service. L'autre mot très cher pour moi dans ce genre de travail, c'est l' 'espérance'.

Je me souviens encore la phrase dite par un prêtre salésien qui a fondé une maison et travaillé plusieurs années avec les enfants de rue : « Même si on réussit avec un enfant des rues sur cent à le détourner de cette vie dans les rues, cela doit être compté comme une grande réussite ». Oui, parmi la centaine d'enfants que j'ai rencontrée, les cas de réussite sont peu nombreux. Mais, dans le service de charité, c'est le 'peu' qui compte 'beaucoup'.

Finalement, s'il y a une grande chose que les enfants m'ont apportée, c'est le secret du bonheur. Ce sont tous des enfants sans certitude pour l'avenir. Pourtant, chaque fois que je leur rends visite, cela m'apporte un grand bonheur car j'y trouve une ambiance joyeuse et heureuse. Faut-il devenir comme un enfant des rues pour trouver le bonheur ? Peut être que Oui. Non pas en renonçant aux biens que l'on possède mais en cultivant l'attitude qui les habite : l'attitude qui ne fonde pas le bonheur sur les biens possédés mais sur l'approche que l'on a de la vie.

*Thomas MADANU
(mai 2012)*



Nouvelles des projets

Action de lutte contre le sida en Andhra Pradesh en Inde

A la demande de Peter Daniel lui-même, lors de l'Assemblée générale du 28 mai 2011, DEMAINS a décidé d'apporter son soutien au « dispensaire Saint Xavier » de la Mission DARSİ en ANDHRA PRADESH, pour la mise en œuvre d'actions de lutte contre le virus du sida pour des populations vulnérables.

Le projet couvre la période d'octobre 2011 à septembre 2014.



Noëlle CHARBONNIER, en charge des relations avec Peter Daniel, présente le projet :

« DARSİ, situé dans le PRAKASAM district de l'ANDHRA PRADESH (état au sud de l'Inde) a le triste privilège de détenir la première place en ce qui concerne les cas de HIV/AIDS.

Dans ce district le plus sous-développé de la région côtière, la plupart des gens sont pauvres et illettrés. L'agriculture est la principale activité et dépend des pluies de mousson. Quand la mousson n'est pas bonne, les ouvriers agricoles (hommes et femmes) partent chercher du travail dans les villes et logent dans les bidonvilles.

La population n'est pas du tout sensibilisée au risque du Sida.

Les autorités hospitalières publiques ne

possèdent parfois ni médicaments, ni conseillers, ni spécialistes.

La plupart des malades appartiennent à la caste des dalits ou hors caste, et à d'autres sous castes de la société indienne.

L'incidence est plus forte chez les femmes pauvres qui se prostituent pour des raisons économiques.

La plupart des victimes sont illettrées.

Environ 50% des gens sont des ouvriers journaliers, leur revenu est insuffisant pour entretenir leurs familles. Ils ne connaissent pas les pratiques de prévention dans les rapports sexuels. Ils vont voir des « charlatans » qui n'ont pas de compétences concernant cette maladie et les traitent dans des conditions d'hygiène déplorables.

Quoique l'Andhra Pradesh possède beaucoup de centres prévus pour ces patients HIV, beaucoup sont sous-utilisés à cause du manque de sensibilisation des populations, de la peur de la discrimination, du rejet par la communauté et à cause du grand éloignement des villages.

La culture du silence et du déni de la maladie ne fait qu'augmenter le nombre actuel des personnes atteintes du sida.

La maladie redoutée se répand comme un incendie dans et hors des zones du projet.

Les victimes deviennent des personnes vulnérables dans leurs communautés. Elles sont isolées, abandonnées par leurs proches. Elles manquent de tout et meurent misérablement. Beaucoup de familles perdent leur gagne-pain et sont sans ressources pour vivre. Personne ne prend soin de ces personnes. Le plus souvent les victimes n'ont pas

conscience de leur maladie jusqu'au stade terminal. Même quand ces personnes meurent, les gens ne les approchent pas, par crainte de la contamination. Le traitement de la maladie est prohibitif pour les gens pauvres. Ils ne peuvent pas se payer des compléments nutritionnels.

Ce projet est une réponse à ses besoins, c'est un véritable défi.

Un des objectifs du dispensaire Saint Xavier de la mission jésuite de DARSI est de soigner et d'accompagner les adultes et les enfants atteints du Sida. Vingt villages du mandal (équivalent de canton) de DARSI et 20 villages du mandal de MUNDALMURU ont été choisis pour travailler à ce programme de lutte contre le SIDA.

Il vise à réduire l'exclusion sociale par un travail de prévention comprenant des activités de sensibilisation, d'éducation, de formation etc.

Où en est le projet ?

Peter Daniel, présent à l'Assemblée générale du 2 juin 2012, a parlé des actions de sensibilisation qui ont été menées jusqu'à présent.

Le programme a démarré en décembre 2011.

Des saynètes ont été écrites par des professeurs de l'école, jouées par les enfants, dans les villages en fin de semaine. Des préservatifs sont distribués

La représentation théâtrale permet d'aborder les questions de sexualité. Les enfants sont ainsi les premiers à apprendre comment le sida se propage et comment le prévenir. Et ce sont les enfants aussi qui vont transmettre les informations aux populations des villages ou bien dans les prisons avec la collaboration des services de la police.

Il inclut :

- la mise en place des soins de base dans les communautés
- la formation et la sensibilisation des membres de la famille, des voisins, de la communauté et des employeurs
- un accompagnement par des travailleurs communautaires
- la mise en place des soins élémentaires et des soins palliatifs
- une aide aux familles pour maintenir l'hygiène
- une meilleure alimentation
- créer les liens avec les organisations médico-sociales.
- ces plans devront établir des relations avec les agences gouvernementales, la société civile et les autres parties prenantes du projet ».

Pour soutenir ce programme DEMAINS a déjà envoyé :

- 4 000 € en octobre 2011,
- 7 000 € en juillet 2012.



Ce fut ainsi le cas, lors de la journée de lutte contre le sida, le 1^{er} décembre. Les services de la police, soupçonnés de corruption, essaient ainsi de « redorer leur image ».

Pour les personnes déjà atteintes du sida, le seul moyen d'obtenir des médicaments est de se rendre à l'hôpital, ce qui est impossible pour les populations éloignées et démunies. En toute hypothèse, si elles le peuvent, l'hôpital se dérobe et dit qu'il n'a pas de stocks de médicaments, car le gouvernement réserve son aide aux populations hindoues. Les « tribal people », animistes, sont écartés.

Avec le véhicule fourni par une autre association, Peter Daniel ou les infirmières du dispensaire peuvent se rendre dans les villages.

Outre les actions de sensibilisation, des fortifiants (tonic medicines) sont distribués aux personnes malades, à défaut de réels médicaments luttant contre la maladie.

Tout cela a pu se faire avec le premier envoi de 4 000 € de DEMAINS.

Avec le second envoi d'argent, il pourra acheter et distribuer des médicaments curatifs, trop onéreux et difficiles à se procurer pour la grande majorité des malades.



Action de sensibilisation au SIDA



INFORMATION IMPORTANTE

En 2013, nous fêterons les 10 ans de DEMAINS.

La date de l'Assemblée Générale est d'ores et déjà fixée au samedi 8 juin 2013.

A cette occasion, DEMAINS propose de réserver un grand gîte, pour accueillir tous les membres de l'Assemblée générale pendant deux jours.

***Réservez dès à présent sur votre agenda
LE WEEK-END DES 8 ET 9 JUIN 2013.***

Ceux qui ont l'habitude de venir savent combien les moments partagés à l'occasion de chaque Assemblée générale sont agréables et conviviaux, riches en rencontres.

Et que cela incite ceux qui ne sont jamais venus, pour quelque raison que ce soit.

Vous ne serez pas déçus.

Des informations plus précises vous seront bien entendu données en temps utile.